

# Architecture Intermedia CREE

Equipements collectifs  
Les bureaux d'Actuel  
Portrait, V. Gregotti





### « Je n'ai pas rencontré l'équipe d'Actuel »

Jeudi après-midi : je débarque à Orly après treize heures de vol. Mission : mon journal zairois m'envoie à Paris, pour un reportage à sensation : retrouver les traces du journal Actuel disparu le 8 mars de ses locaux de la rue Réaumur. Vingt-quatre heures de recherches dans les bas-fonds de cette ville corrompue me permettent de découvrir qu'Actuel n'a pas été enlevé par des guerilleros, mais qu'il a tout simplement déménagé. Quelle déception pour mon rédacteur en chef ! Tant pis. Je poursuis l'enquête.

A l'autre bout du fil, une voix me répond : « J.F. Bizot n'aime pas prendre de rendez-vous. » Il en faut plus pour me décourager. Deux heures plus tard je me retrouve devant un bureau dont j'ouvre la porte malgré le signe de dénégation péremptoire qui m'accueille de l'autre côté de la vitre. Mais à peine ai-je le temps d'articuler quelques paroles, que J.F. Bizot déclare « Désolé, occupé, bouclage, pas le temps, pas concerné, d'ailleurs, même moi, j'ai pas de bureau » (rires dans l'assistance). Puis à peine audible, il ajoute « P't'être mardi ou mercredi, on verra ». Ne connaîtrait-il rien du fonctionnement d'un journal, pour me proposer ainsi une entrevue quatre jours après la date de remise de mon papier ?

Déconfite je me dirige vers les étages supérieurs. Dans un bureau du septième étage, ébloui par la lumière, je trouve Léon Mercadet. Ravi, il me fait

l'honneur d'une visite de sa petite terrasse particulière. Avec attendrissement, il me montre le génie de la Bastille dans son envol, me raconte comment la nuit, l'antenne bourdonne comme au dernier étage d'un gratte-ciel new-yorkais. Il baisse les stores et on se croit aussitôt transporté dans une chambre d'hôtel anonyme à Tokyo. Mais voilà qu'arrive Patrice Van Eersel. De l'enveloppe qu'il vide sur sa table, s'échappent des feutres sans boutons, des bouts de papiers non identifiables, des boulons, une petite cuillère tordue qu'après une longue hésitation il se décide à jeter à la poubelle. Le reste, il l'enfouit dans un compartiment de son superbe classeur suspendu, dans un placard d'un bleu éblouissant. Mais voici Claudine Maugendre : j'ouvre la bouche pour lui demander son avis. Après une réponse évasive, elle file sur la terrasse attraper quelques rayons de soleil. Décidément, mon enquête risque de tourner court. « L'espion de Franco », Luis Gonzalès Mata fait son entrée et déclare : « Nos nouveaux locaux ? Je les trouve moches ». Il éclate de rire. Patrice Van Eersel enchaîne : « Tu sais, moi, tant que j'me serai pas pris un bon petit j... j'aurai rien à te dire ». Léon Mercadet, pris au jeu de ce sketch improvisé, m'affirme : « Ici tu vois, c'est comme dans le mythe de la caverne : on croit qu'on en est sorti mais c'est parce qu'on est aveuglé par la lumière ; en fait, on y est toujours ». Lancé, il continue : « tiens, si tu veux on te laisse ici pendant quelques heures, je suis sûr que

tu verras le génie sauter, et hop ! il change de pied ! ».

Il est tard, je les remercie chaleureusement et me dirige vers la porte. Mais soudain, Luis Gonzales me regarde d'un œil plein de reproches « Al-lons gamine, reste avec nous, faut pas avoir peur ! ».

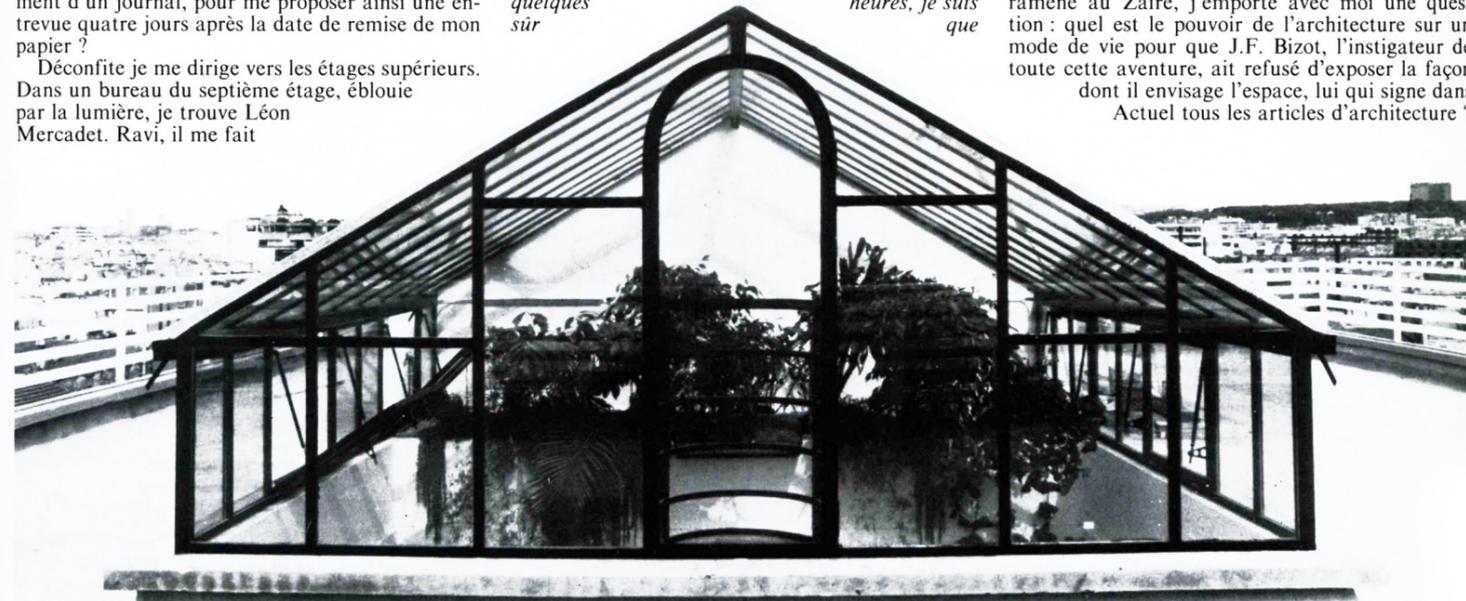
Nous sommes sur le palier, le soleil couchant ricoche en reflets métalliques sur les chromes. Le rédacteur en chef et ses lunettes noires passent, très affairés : « Merde, magnez-vous les mecs, réunion de rédaction dans deux minutes ». Luis Gonzalès, nonchalant réplique : « Ca fait deux heures que j'attends, on m'attendra cinq minutes ». Il m'entraîne vers son bureau, assez carcéral, juste percé d'un jour de souffrance. Il l'a choisi, délibérément, préférant se démarquer ainsi de la lutte pour la survie qu'à déclenché l'emménagement dans ces somptueux locaux. Il laisse les autres se battre pour obtenir le bureau de leur rêve et, spectateur philosophe, conclue en m'expliquant que ce sont de grands enfants, que l'image « clean » de ces locaux n'est pas si facile à assumer pour tout le monde, que Jean-François Bizot, un peu dépaysé, est le dernier à ne pas s'être « posé ». Et en effet, son bureau est là, vide, inhabité. Je jette un dernier regard vers le Génie de la Bastille et je crois même surprendre sur son visage une certaine indifférence.

Roissy. Il est deux heures dans l'avion qui me ramène au Zaïre, j'emporte avec moi une question : quel est le pouvoir de l'architecture sur un mode de vie pour que J.F. Bizot, l'instigateur de toute cette aventure, ait refusé d'exposer la façon dont il envisage l'espace, lui qui signe dans Actuel tous les articles d'architecture ?

# ACTUEL

JOURNALISTES CONTRE COMPTABLES. LE LAQUEUR CHINOIS.  
LES BULLES DE L'ARCHITECTURE. MARCHER SUR DES PAIL-  
LETTES. DES BUREAUX DE SOIXANTE CENTIMÈTRES DE LAR-  
GE. BLEU VIDÉO AUX PLACARDS. DES CHAMBRES DANS UN  
JOURNAL. ACTUEL EMBASTILLÉ ? N° 188 MAI-JUIN 1982

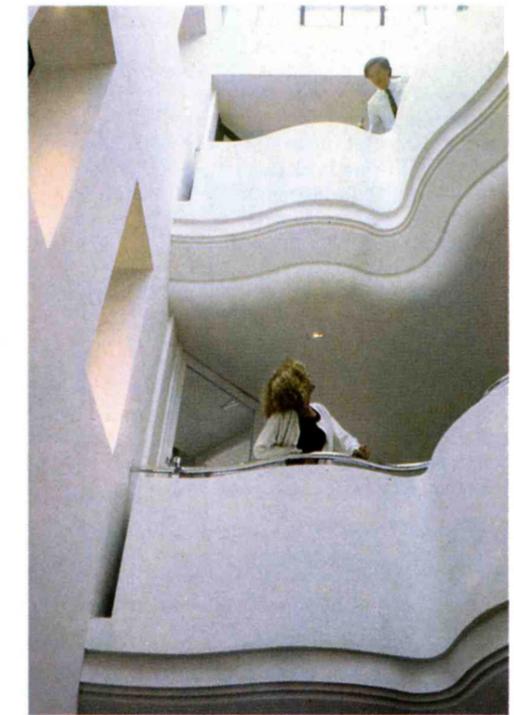
ARCHITECTURE : PATRICK ET DANIEL RUBIN DE L'ATELIER CANAL ET YVES TARALON





**NO COMMENT. PAS D'INTERVIEW POUR LE ZAIRE, ET PAS PLUS POUR CRÉÉ. IL NOUS A DONC BIEN FALLU FAIRE LE PAPIER NOUS-MÊMES... VOICI DONC LE CADRE RAFFINÉ D'UN JOURNAL DONT CE N'EST PAS, EN GÉNÉRAL, LA CARACTÉRISTIQUE ! ACTUEL FINIRA-T-IL SUR PAPIER GLACÉ ?**

Juillet 1981 : Actuel jette l'ancre. Rue du Faubourg St.-Antoine. Une fois passé le porche, on entre dans les coulisses d'un quartier qui se cache au regard. Dans une arrière-cour à l'architecture disparate, entre une maison délabrée du 17<sup>e</sup>, classée, - où travaillent encore un laqueur chinois, un tapissier et un fabricant de divans - s'élève, surprenante et disproportionnée, une construction d'entrepreneur qui s'échelonne sur huit plateaux de béton, tramés par des poteaux tous les cinq mètres. Immeuble d'entre les deux-guerres, sans intention, il livre de grands espaces sans cloisonnement. On voyait encore en juillet dernier les établis, la poussière de bois voltigeante, et, du dehors, l'exposition loufoque et anachronique des meubles « de style et d'époque » à travers les façades vitrées. Bien que située dans une zone urbaine que commence à gagner la rénovation, cette parcelle est destinée à être réhabilitée. L'architecte d'opération, Alain Ducloz tentera d'en restructurer l'ensemble tout en préservant l'identité architecturale propre à



chaque élément. En relation avec le travail que mènent les architectes d'Actuel, il ira dans le sens d'une référence au « bateau » dans le traitement de l'édicule de la terrasse, et tiendra le pari de livrer en novembre les cinq derniers plateaux destinés au journal, nus et organisés autour d'un nouvel escalier doté d'un ascenseur et d'une colonne technique.

Le second pari, pour les architectes qui aménagent les locaux, sera de les livrer à leur tour entièrement équipés trois mois plus tard, début mars. La date d'emménagement du journal est impérative ; elle devra se situer entre deux bouclages, pendant la période de fabrication du numéro de février, sans compter que rue Réaumur, le manque d'espace rend le travail

Gros-œuvre, Ent. Cahagne, Dumont-Besson.  
Verrières, Le Cèdre Rouge. Serrurerie intérieure,  
Ent. Feralu. Menuiserie bois, Ent. Tabourin. Staff,  
Ent. Hermelin. Eclairage, Mole Richardson, Poulsen.  
Revêtement de sol, la Thiezaquoise, Instadécór,  
Lagesse et Neymarc. Climatisation, Seratec.  
Stores, Filtrasol. Meubles de bureaux conçus par  
Canal, réalisés par l'Ent. Jacques Schmit et revêtus  
de Print sérigraphié, collection Alchymie.

impossible. A neuf heures du matin, la comptabilité vient déloger les rédacteurs.

#### UNE PERCÉE LUMINEUSE

Très vite des éléments déterminants apparaissent : tenir un délai de chantier très contraignant, résoudre le problème majeur de la lumière car en contre point des deux façades vitrées les deux autres sont aveugles et, enfin, organiser sur quatre plateaux un journal qui a jusqu'alors fonctionné dans un espace relationnel minimum et qui va soudain se disperser sur une autre échelle. Le cahier des charges est simple et précis : faire en sorte que l'équipe s'approprie les lieux, que chacun ait un bureau, des placards, une clé. Plutôt qu'un programme, il semblerait qu'Actuel ait communiqué le stress d'un vécu : il s'agit de retrouver la notion de territoire, la « bulle » de la « Dimension cachée ». Sur de petits croquis, Actuel dessine juste des cases et des prénoms. En dehors de ce principal souci, et par la liberté laissée aux architectes, le programme apparaît comme exceptionnel, tant dans sa nature que dans son histoire. Non censuré, basé sur un rapport de confiance, c'est par la liberté donnée aux concepteurs que le projet se devra d'être élaboré à partir de l'écoute d'un mode de vie.

Partant de ces préoccupations, le projet va d'emblée s'axer autour d'un principe de base : percer une trouée de lumière en défonçant les planchers sur une surface de 15 m<sup>2</sup> à chaque étage. Cette première donnée permettra d'une part d'organiser à partir d'un vaste palier, une distribution des bureaux en étoile évitant la répartition « administrative » en dédales de couloirs, d'autre part de tempérer le cloisonnement en introduisant un mouvement tournant entre les différentes pièces. Ce puits de lumière, coiffé sur la terrasse d'une verrière, est alors prétexte à un scénario : créer à l'intérieur de l'immeuble une façade inversée qui reprend un vocabulaire d'architecture extérieure, mais d'une façon presque caricaturale. La façade se fait le double calme, rigoureux et fantomatique de la corniche baroque qui lui fait face et la distancie au regard. De palier en palier s'ouvre un espace scénique identique qui remplit la double fonction de faire circuler la rumeur du journal et d'instaurer une sorte de no man's land, de zone-tampon d'où l'on voit mais d'où l'on est vu, et qui protège de l'incessante invasion que les locaux de la rue Réaumur ne permettaient pas d'éviter.

#### UNE ARCHITECTURE DOMESTIQUE

A partir de l'architecture « domestique » – la référence à la maison – que figure la façade, on retrouve une organisation traditionnelle dans la répartition des fonctions.

A la sortie de l'ascenseur au quatrième étage, une porte noire barrée du sigle « Actuel » invite à pénétrer dans une sorte de sous-sol. Autour d'un mur de briques de verre traversé de reflets bleutés et encadré de deux massives colonnes, un filet de lumière attire le regard comme dans un parking, la surprise d'une lumière du jour arrivée de la rue par un soupirail. En s'approchant et en levant la tête, ce sont, par un vide détourné autour d'une surface de verre opaque au plafond, tous les étages qui défilent, avec la curieuse impression de massivité suspendue que créent les corniches. De l'autre côté de la réception, dans une espèce de clandestinité visuelle : Radio Nova.

Cinquième étage : comme un leit-motiv, les lettres obliques « Actuel » dirigent les pas. De l'autre côté du palier s'ouvre une autre porte : la « porte d'entrée » de la façade, pour cette raison surdimensionnée, tandis qu'au-dessus s'élève la première corniche où court une rampe chromée.

Bien que l'épaisseur de la trémie résulte d'un réseau de ventilation à masquer, elle constitue avec la porte et quelques autres points du projet un parti pris esthétique, une gratuité qui est pourtant vite récupérée par les souvenirs ou les références qui s'y rattachent ; salles de rédaction des films américains des années 30, Harley Davidson noires et chromées de 1950, une salle de cinéma à Tanger... Neuf portes donnent accès ici aux bureaux de la comptabilité, de la publicité, du marketing, de la fabrication ; à des chambres aussi, des sanitaires, et une « signalisation » subreptice de portes transparentes ou pleines paraît indiquer la double fonction privé/public. Mais cet étage semble se rattacher à un mode de vie rythmé par des horaires de travail courants : ce n'est peut-être pas encore ici que les légendaires et fiévreuses nuits de « bouclage » trouveront dans les espaces d'habitation qui leur sont réservées, l'échappée d'une heure de sommeil.

#### DES BUREAUX DE SOIXANTE CENTIMÈTRES

Au sixième étage, la rédaction en chef, la documentation, le secrétariat de rédaction, le service photos, la direction artistique et la maquette forment un ensemble déjà beaucoup plus proche, dépendant de la vie même du journal, de ses périodes fortes et ses périodes creuses, de ses décisions de dernière minute. D'un étage à l'autre, les rythmes différents ; les bureaux sont cependant conçus sur un même schéma,

découpage optique mobile du paysage extérieur. De pièce en pièce, une transparence de verre est ménagée par l'arrêt des cloisons à 60 cm du mur vitré qui reprend verticalement le marquage des tablettes, décolle la façade, ouvre des perspectives filantes et relie visuellement les espaces séparés. Mais pas toujours assez semble-t-il : des conflits internes au journal trouvent parfois leur inscription dans des « accidents » architecturaux, comme la création d'une cloison qui, élargissant un espace considéré trop restreint, vient agressivement se dessiner en pointe de triangle dans le bureau voisin. Toute la réflexion sur les bureaux réside dans ce principe : condenser les équipements sur 60 cm de large, et laisser vide et nu le reste de l'espace : il n'y a plus qu'à poser un bureau et une chaise sur un tapis de paillettes.

#### DÉTAILS ET CLIN D'ŒIL

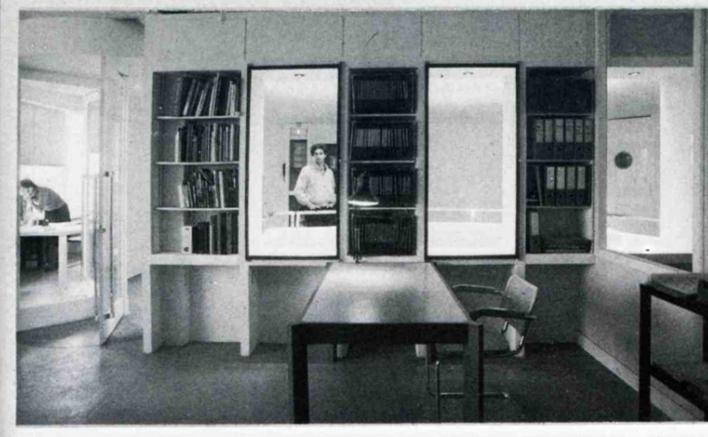
Des bureaux d'apparence simple, leur évidence résulte d'une démarche qui pourrait se définir par un répertoire d'interrogations situées sur deux niveaux complémentaires : ne pas toujours recourir au standard mais réfléchir l'espace en fonction d'un vécu propre à des personnes données ; tenter cependant de ne pas sursigner le projet ni d'avoir recours à des vocabulaires d'une « modernité » risquant de n'appartenir qu'à la mode sur le thème de la dérision. Les choix sont certes subjectifs, mais le refus de la banalité répétitive et normalisée issue de la pratique



extrêmement simple : courant tout au long des façades vitrées et inscrivant une sorte de cheminement périphérique, une tablette fixée à 70 cm de hauteur est prétexte à cacher les équipements techniques – fluides et radiateurs – mais constitue aussi un plan de travail annexe pour taper à la machine, s'asseoir, empiler des dossiers... Ce plateau est justifié en hauteur par un bandeau staff, réplique de la tablette au plafond d'où s'échappe la lumière des fluos, ainsi qu'au sol, où l'on retrouve la même démarcation par un changement de coloration du revêtement. Des stores en toile argentée se déplient en accordéon à partir d'une fine meurtrière pratiquée dans le staff, protégeant de la pleine lumière le jour, renvoyant celle des fluos la nuit et permettant un

systematique du « catalogue » trouve ici son sens dans une double tentative d'invention et de fidélité à un budget minimum.

L'exemple du traitement des sols illustre bien cette démarche. Alors que le revêtement des paliers du 5<sup>e</sup> et du 7<sup>e</sup> étage est un parquet de bois relativement luxueux, la totalité des sols est ailleurs constituée de paillettes mates ou brillantes prises dans un liant industriel, combinaison nouvelle de deux produits d'origines différentes et d'un coût minimal, qui offre non seulement une variation infinie des couleurs mais répond aussi aux problèmes que pose inévitablement l'utilisation des sols : résistance, maintenance, entretien. Luxe du passage, les portes sont pensées larges, et encadrées de baguettes





demi-rondes travaillées en menuiserie. Quant aux portes palières, le mouvement en est rappelé au sol par un découpage des revêtements qui reproduit leur inscription symbolique sur les plans d'architectes et au plafond par une délimitation par un staff exprimant le même tracé. Les tables sont dessinées et fabriquées plutôt qu'achetées, pour un même prix de revient.



#### TRANSPARENCES ET PERSPECTIVES

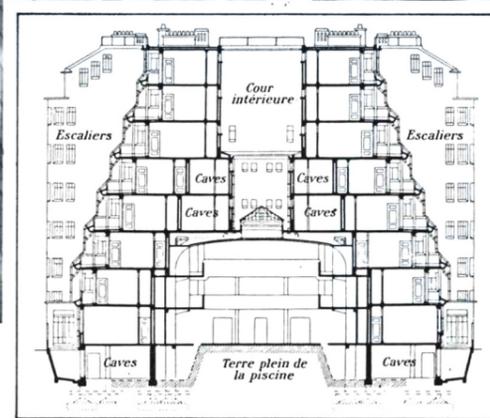
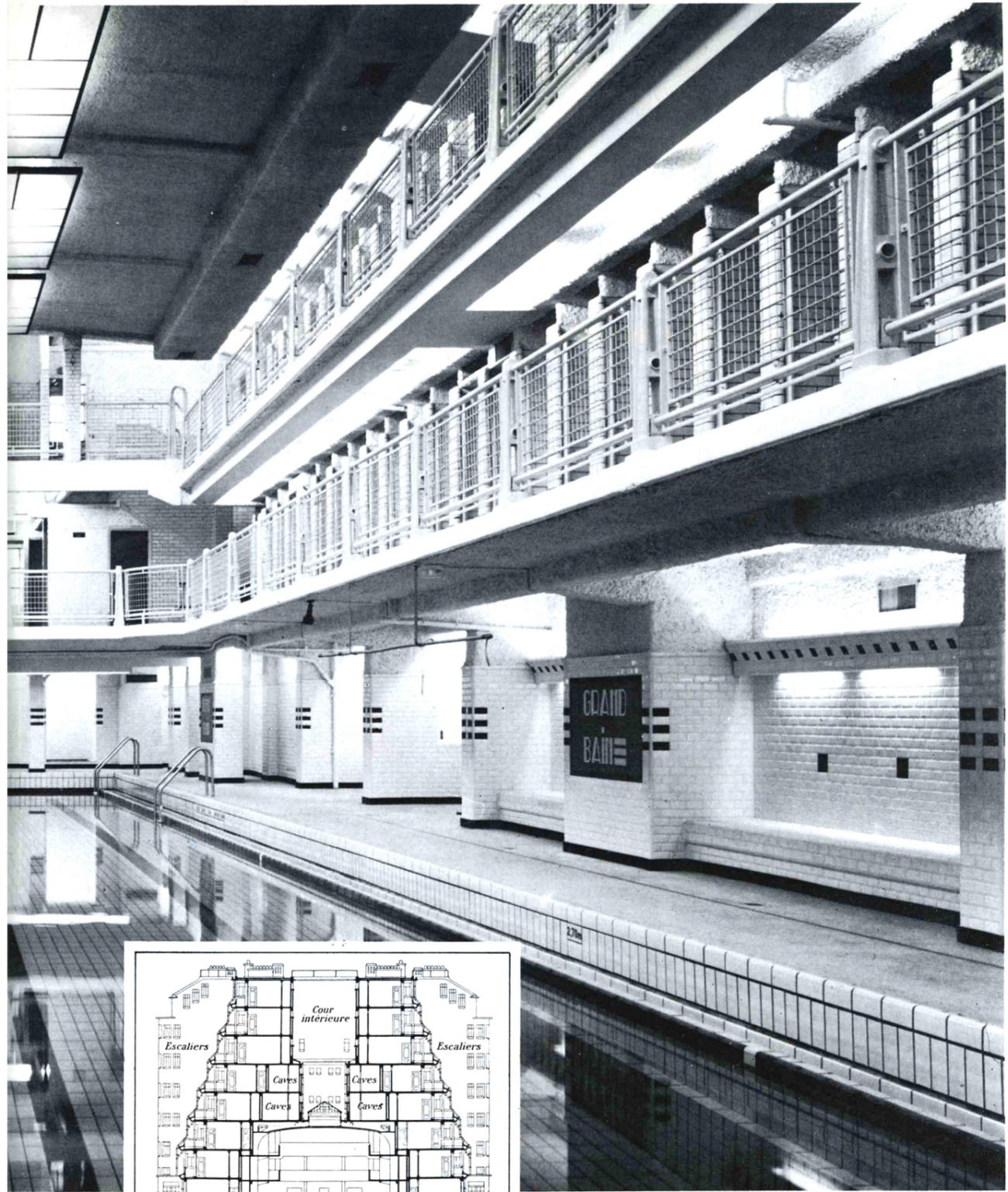
Le septième étage flotte au-dessus de la ville, la verrière inonde le palier de lumière, remplacée la nuit par un soleil artificiel sur fond de ciel noir. Le traitement volontairement achromatique des couleurs dans l'ensemble du projet semble ici reprendre celles des toits de Paris, excepté Beaubourg qui fait tache vive, reprise en écho par un bleu vidéo violent aperçu ça à là au fond des



placards. C'est un bleu systématique, rencontré à chaque étage, mais insidieux, découvert au hasard d'une armoire ouverte ou isolé sur un pan de mur.

Mais ailleurs, une fenêtre entr'ouverte vient tracer une ligne rouge : la façade extérieure entre dans les lieux. Superposition de plans transparents : portes vitrées, bureaux de verre installés à la proue en bordure de terrasse et découpés par leur armature de métal noir, aquariums volants... le regard n'est arrêté nulle part et la perspective file en tous sens.

Actuel donne l'impression, dans le désordre de l'emménagement, d'un bateau qui a largué les amarres.



# A l'écoute de Henri Sauvage

Si l'on pousse le souci de fidélité jusqu'à se souvenir de l'immeuble du boulevard Raspail construit en 1925 par Sauvage dans un esprit de respect à l'architecture haussmannienne, 10 ans après l'audace de la rue Vavin, la démarche d'aujourd'hui quant à la piscine des Amiraux semble toute tracée. Pourtant « écouter » ne signifie pas « répéter ». C'est en se souvenant des débats tant sur l'architecture d'accompagnement que sur le post-modernisme qu'il faut apprécier cette réalisation.

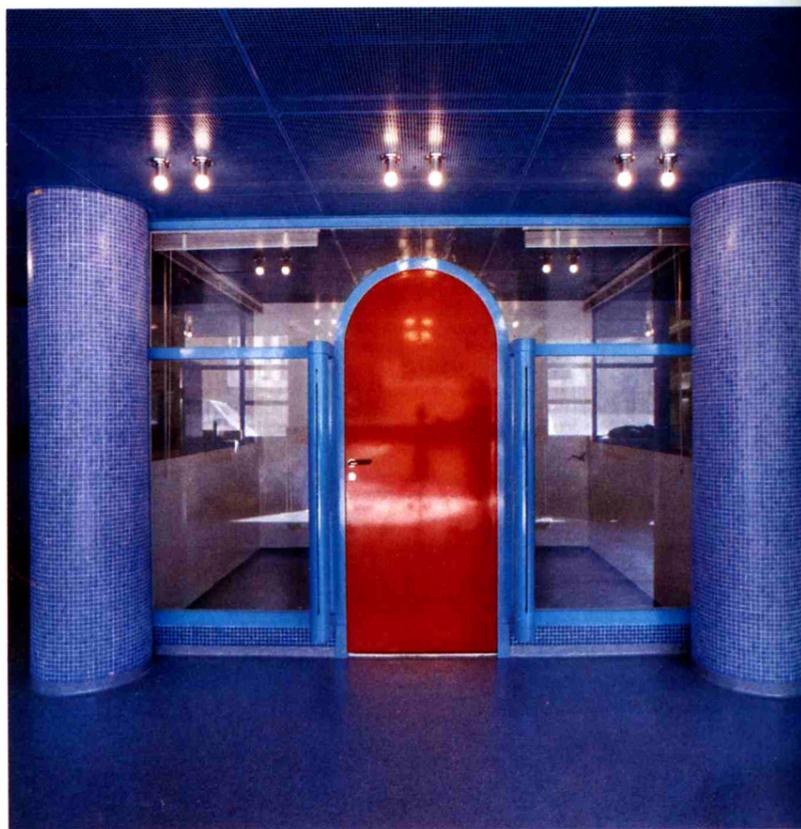
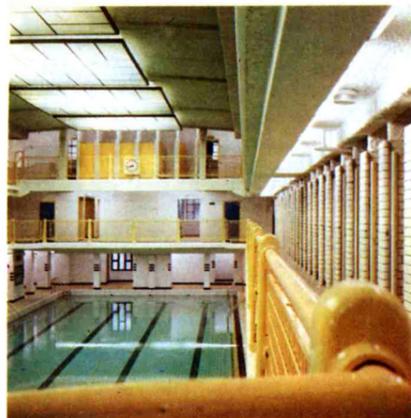
Le bâtiment des Amiraux construit en 1922 s'insère dans la lignée des Habitations à Bon Marché des années 20. Il en assure le rôle égalitaire par une novation architecturale : des terrasses s'échelonnant en pyramides permettent une juste répartition de la lumière, tout en ménageant en leur centre un volume vide – celui des équipements collectifs – investi ici par la création de la piscine.

Patrick Rubin, de l'Atelier Canal, à qui la Direction de l'Architecture de la Ville de Paris a confié ce programme en collaboration avec les

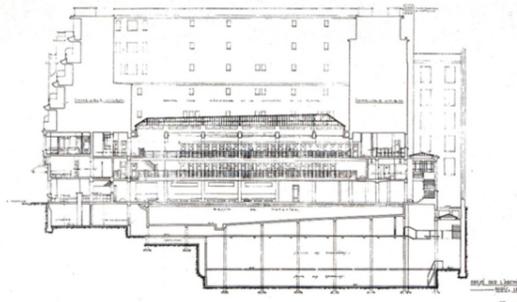
ingénieurs de la section locale du 18<sup>e</sup> arrondissement, a pris un parti simple et évident dans le cadre d'une innovation de cette nature : faire que le travail sur la référence et la mémoire coexiste avec l'apport de technologies nouvelles, c'est-à-dire respecter l'intégrité d'une architecture sans tomber pour autant dans le passéisme ou la reconstitution historique.

Deux éléments majeurs apparaissent d'emblée comme déterminants dans l'élaboration du projet : le manque de lumière et la présence de la céramique blanche. La fidélité à l'esprit de

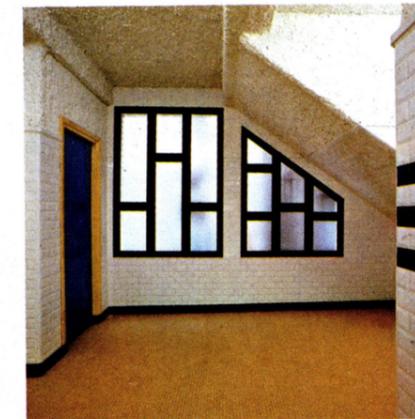
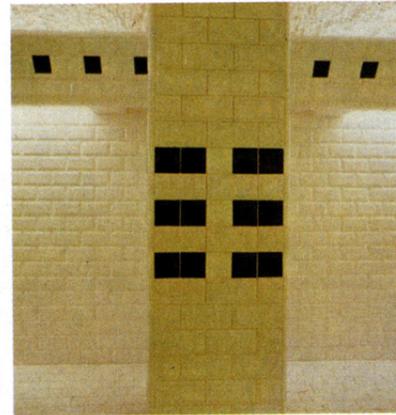
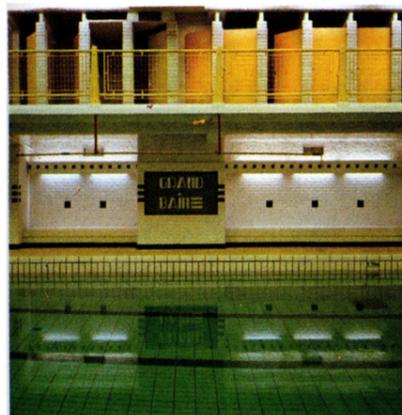
Sauvage se traduit ici sur le mode de l'interprétation ; la recherche sur la lumière se base sur une première référence : la verrière d'origine cassée il y a une quinzaine d'années. Si des éclairages de « type aéroport » sont employés – illuminer au maximum un espace jusqu'alors sombre et glauque – des plateaux de verre suspendus rappellent, ainsi que le travail de serrurerie qui en assemble les éléments, le graphisme original dessiné par Sauvage. De même, la création de bandeaux lumineux, dans les ébrasements des banquettes est directement



VILLE DE PARIS  
GROUPE D'HTBM  
AMIRAUX



PROJET DE PISCINE  
COUPE LONGITUDINALE  
ECH: 0,01 PM



inspirée du vocabulaire utilisé en façade dans le traitement des balcons de la rue Vavin. Le revêtement « caromètre » d'origine, en extérieur, est réemployé sur les plages de la piscine, reprenant le principe des carreaux de grès blanc émaillés – introuvables aujourd'hui – et dont la pose a nécessité un travail traditionnel, avec l'utilisation d'éléments d'angle, cimaises, cabachons, listels. Le rythme des carreaux bleus qui ponctuent ces surfaces blanches est aussi emprunté à l'écriture qui caractérise la façade de la même rue Vavin. Ce souci de détail, en

établissant une sorte de complicité avec l'architecte, se retrouve encore dans le choix des lettrages en mosaïque : ce sont ceux que Sauvage dessinaient sur les cartouches de ses propres plans. La référence devient un jeu ; les images et les souvenirs, au lieu de se calquer mot à mot sur un modèle, valent ici et là : c'est que la pérennité de l'œuvre, si elle doit être envisagée, l'est dans sa possible continuité et non réduite à sa seule répétition. Patrick Rubín décrit pourtant la difficulté d'un projet qui, s'il apparaît évident dans son traitement stylistique, reste très déterminé par

CONCEPTION : PATRICK RUBIN (CANAL)  
MAITRE D'OUVRAGE : DIRECTION DE L'ARCHITECTURE DE LA VILLE DE PARIS

Entreprises ayant participé aux travaux : Gros œuvre, Entreprise Générale de Construction. Carrelage, Fourmaîntraux – Delassus, et Buchtal. Pâte de verre, Douzies – Maubeuge. Peinture, La Seigneurie. Verrières, Stadip St Gobain. Éclairage, matériel Cormoran de Mazda. Cabines de déshabillage, Print Massif. Sol de l'entrée, Interdesco. Serrurerie, Jacksor, Feralu, et S.M.C.S. Plafond, Tolartois. Menuiserie, F.F.S. Chauffage et climatisation, I.T.F. Hydraulicité, Spade.

une architecture froide et sévère : la mise en place des sources lumineuses filtrées par les verrières opalescentes tente d'en tempérer l'effet en s'approchant le plus possible d'une lumière chaude et naturelle ; l'allumage progressif du système lumineux qui s'intensifie durant vingt minutes évoque et figure presque un lever de soleil. L'explosion du rouge sur fond de bleus en pâte de verre dans l'entrée se fait le contrepoint de l'univers blanc auquel elle donne accès. Faire subitement éclater le cadre de la référence au

profit du pur décor ; ce n'est plus une suite de clins d'œil au passé, mais une « version » au présent. Deux hublots sont pratiqués dans la « cabine » du directeur de la piscine. Pour répondre sur un mode ludique au problème acoustique d'un espace résonnant, une bande sonore de bruits devrait se surimpressionner aux cris, rires, éclaboussades des baigneurs avec des sons de jungle, pleurs de baleine, oiseaux tropicaux, hippopotame, alligator... Créer par ce moyen un écart entre le climat « municipal » et des éléments qui le rendent anachronique.

La piscine des Amiraux est à la fois très ancrée dans un quartier populaire qui la vit au quotidien et prise comme une représentation exemplaire du mouvement hygiéniste auguré par Sauvage ainsi qu'en témoignent les incessantes visites d'architectes accompagnés de leurs étudiants. Il fallait donc répondre à la notion de service et d'usage et respecter la dimension symbolique du lieu, que la piscine « parle » d'Henri Sauvage.